

*Le pacifiste n'a pas de frontière
Derrière laquelle se trouve un ennemi.
Derrière ce qu'on appelle frontière
Il y a des gens comme moi,
Comme toi.*

[Arélé Shekhter dans: *Le blues des grandes vacances*]

LES BARBELÉS

Drame virtuel pour deux ennemis qui se sont rencontrés sur Grindr

de Nimrod Danishman (2018)

traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz (2020)

Une conversation sur Grindr¹ entre un Libanais et un Israélien se mue petit à petit en une relation suivie, jusqu'à ce que la tension accrue entre les deux pays ne rende l'aboutissement impossible.

Boaz et Georges font connaissance sur Grindr. L'un vit en Israël, l'autre au Liban. Ils sont tous les deux sexuellement très attirés l'un par l'autre mais bien sûr ne peuvent conclure. Quelque chose dans leurs échanges les touche particulièrement. La distance, la frontière, l'ennemi, l'étranger. Chacun comble un manque chez l'autre. Leurs conversations évoluent et ils décident de se retrouver à Berlin, îlot de paix dans un monde en guerre. Mais la réalité du Moyen-Orient embrase la frontière entre les deux pays et les oblige à prendre, chacun, des décisions difficiles.

PERSONNAGES :

Boaz – 27 ans. Habite à Jérusalem. Originaire d'un kibboutz au nord d'Israël.

Georges – 25 ans. Habite à Beyrouth. Originaire d'un village au sud Liban.

La pièce a été créée en novembre 2018 au LGBT center de Tel-Aviv, dans une mise en scène de l'auteur.

¹ Grindr est une application de rencontre conçue pour les hommes homosexuels, dans le but de rencontres principalement sexuelles. Elle permet de discuter et d'échanger avec des hommes géolocalisés, de telle sorte que les utilisateurs mis en relation se trouvent tous dans un périmètre limité.

01

GEORGES – Belle nuit.

BOAZ – Oui.

GEORGES – Presque la pleine lune.

BOAZ – Tu fais quoi ?

GEORGES – Je rentre de mon jogging.

En sueur.

Et toi ?

BOAZ – Actif ou passif ?

GEORGES – Versatile.

BOAZ – Moi, plutôt actif.

[un temps]

[Boaz envoie une photo de sa queue]

GEORGES – Wouaaah !

Jolie.

BOAZ – T'en as une aussi ?

GEORGES – Une queue ?

Oui.

BOAZ – Envoie.

GEORGES – C'est important ?

BOAZ – Je veux voir.

GEORGES – Pourquoi ?

BOAZ – Je t'ai envoyé des photos, à ton tour.

GEORGES – J’ai rien demandé.

[un temps]

BOAZ – Je préfère voir avant qu’on se rencontre.

Ça te pose un problème ?

[un temps]

Tu flippes ?

T’es là ?

Bonne nuit.

[Boaz se déconnecte]

GEORGES – Je suis là.

[Boaz se reconnecte]

Tu cherches pour tout de suite ?

BOAZ – Oui.

GEORGES – Je crois pas que ça va être possible.

BOAZ – Ça roule.

On n’a qu’à essayer demain.

GEORGES – Et si on parlait un peu.

BOAZ – La vérité, je suis là pour le week-end, pas plus. En visite chez mes parents au kibboutz. Sinon, j’habite à Jérusalem.

GEORGES – Et tu fais quoi, là-bas ?

BOAZ – Des études.

GEORGES – J’ai jamais mis les pieds à Jérusalem.

BOAZ – Vraiment ???

GEORGES – Ça s’est pas présenté.

BOAZ – Eh ben, c'est l'occasion, non ?

Si ça colle entre nous,

je t'y emmènerai peut-être.

GEORGES – Hahahaha.

BOAZ – Tu le regretteras pas.

GEORGES – T'as l'air bien chaud, toi.

BOAZ – Et toi ? Fais pas ta chochette,

il est une heure du matin et tu t'es connecté !

GEORGES – J'ai pas dit le contraire.

BOAZ – Bon, alors qu'est-ce qu'on attend ?

J'ai une bagnole, je peux passer te prendre.

Dis-moi juste où.

[un temps]

T'inquiète, on va pas baiser tout de suite. On va aller dans un bar à vin, apprendre à se connaître et après, on décidera.

[un temps]

Ça te branche ?

GEORGES – Je suis pas en Israël.

BOAZ – Ah bon ? D'après l'appli, on est à 20 km l'un de l'autre.

GEORGES – Je suis chez ma mère, à Yaroun.

BOAZ – Dans un kibboutz ?

GEORGES – Non, au Liban.

[un temps]

BOAZ – Donc, c'est foutu pour cette nuit.

GEORGES – On dirait, oui.

02

GEORGES – Moi aussi, je cherche un plan cul.

En priorité.

[un temps]

C'est-à-dire que je cherche pas l'homme de ma vie.

Je pense pas être fait pour le couple.

BOAZ – Si tu le dis.

GEORGES – Ça convient pas à tout le monde.

J'ai compris que j'aimais être seul.

Pénard.

Pas la peine d'exhiber mes échecs devant quelqu'un d'autre.

BOAZ – T'es toujours aussi défaitiste ?

GEORGES – C'est l'impression que je te fais ?

BOAZ – J'en sais rien.

GEORGES – Je suis réaliste.

Suffit de regarder les mecs avec qui je suis sorti.

Le dernier en date a pas tenu après une excursion dans le nord.

Tu sais, y a des jours comme ça, où tu conduis comme un pied.

Comme si tu retombais à l'époque où tu prenais des cours de conduite.

Tu vois le genre ?

BOAZ – Pas vraiment...

GEORGES – J'étais dans cet état.

Un mauvais jour, il pleuvait,

et voilà qu'on crève.

Ça m'a énervé, mais je l'ai gardé à l'intérieur et j'ai continué à rouler
pour arriver à un endroit où je pourrais m'arrêter.

J'ai vraiment tout fait pour pas pourrir l'ambiance.

J'ai souri, j'ai dit que c'était pas grave et voilà que lui, il me lance :

« T'es carrément en train de bousiller la bagnole. »

BOAZ – Et vous vous êtes séparés pour ça ?

GEORGES – Non.

Mais j'aurais dû.

Les critiques, j'ai besoin de personne pour les faire, et c'est moins douloureux
quand elles viennent de moi.

Quel intérêt d'être en couple si c'est pour te sentir encore plus seul à deux ?

BOAZ – Jolie, ta phrase.

GEORGES – Toi, tu te vois en couple ?

BOAZ – Oui.

Mais pas pour le moment.

Je dois d'abord terminer mes études.

GEORGES – T'as déjà vécu avec quelqu'un ?

BOAZ – Pas assez pour en parler sérieusement.

GEORGES – T'as pas encore fait ton coming out ?

BOAZ – Si. Et toi ?

GEORGES – Ça dépend à qui tu poses la question.

BOAZ – À toi.

GEORGES – Disons... à moitié ?

BOAZ – Tu l'as dit à tes parents ?

À tes amis ?

GEORGES – Pas à mes parents.

À mes amis... certains.

BOAZ – J'ai compris.

[un temps]

GEORGES – C'est pas si simple ici.

Dans le Sud.

Déjà comme ça, j'en bave,

alors je préfère pas imaginer ce que ça serait s'ils savaient.

BOAZ – J'ai rien dit.

[un temps]

GEORGES – T'es occupé ?

BOAZ – Non.

[un temps]

T'es chez toi ?

GEORGES – Oui.

BOAZ – Où ?

GEORGES – Au lit.

BOAZ – Tu fais quoi ?

GEORGES – Je regarde tes photos.

BOAZ – Et t'en penses quoi ?

[un temps]

GEORGES – T'as craché aujourd'hui ?

BOAZ – Pas encore.

GEORGES – T'as envie ?

BOAZ – Ensemble ?

GEORGES – T'as déjà essayé ?

BOAZ – Non.

GEORGES – Moi non plus.

[un temps]

GEORGES – On tente le coup ?

BOAZ – C'est un peu bizarre, non ?

GEORGES – Ben oui.

[un temps]

BOAZ – Tu m'enverrais pas des photos ?

GEORGES – Fais marcher ton imagination.

BOAZ – Aide-moi.

Je veux voir ton corps.

Nu.

GEORGES – Je suis grand et mince.

Poilu.

J'ai les cheveux noirs.

La peau mate.

BOAZ – Je te vois.

Je me vois.

Je nous vois. Nus.

GEORGES – Putain, c'est chaud.

BOAZ – Ta bouche.

Ton cou.

GEORGES – Embrasse-moi.

BOAZ – Je t'embrasse.

GEORGES – Continue.

De l'autre côté aussi.

[un temps]

BOAZ – Je descends plus bas.

Je glisse le long de ton torse,

j'arrive à ton ventre.

[un temps]

Avec beaucoup de salive.

GEORGES – Oui.

BOAZ – Je peux ?

GEORGES – Vas-y, ouvre.

BOAZ – J'ouvre.

Aide-moi.

GEORGES – Doucement...

Je suis hypersensible.

BOAZ – Le plus doucement que je peux.

Lentement.

C'est chaud.

GEORGES – Ça marche pas.

BOAZ – Non.

[un temps]

GEORGES – Je voudrais qu'on se rencontre pour de vrai.

BOAZ – Moi aussi.

03

[un temps]

[Boaz écrit/efface à Georges. Puis ils écrivent en simultanément]

GEORGES – J'ai pensé à toi aujourd'hui.

BOAZ *[écrivent simultanément]* – Tu t'appelles comment ?

GEORGES – Georges.

BOAZ – Drôle de nom.

GEORGES – Pourquoi ?

BOAZ – Non, rien... Juste...

Un peu différent, quoi.

GEORGES – Et toi ?

BOAZ – Boaz.

GEORGES – Boaz ?

BOAZ – Boaz.

GEORGES – *Shalom.*

BOAZ – *Ahalan.*

Alors, qu'est-ce que t'as pensé ?

GEORGES – Qu'on était tout proches.

BOAZ – Sauf que là, je suis à Jérusalem.

GEORGES – Et pourquoi pas encore plus loin, t'en que t'y es ?

BOAZ – T'as raison.

GEORGES – Tu préfères qu'on se parle plus tard ?

BOAZ – Non, maintenant c'est bien.

Je vais bientôt me remettre à potasser.

GEORGES – Alors on se parle après.

BOAZ – Pourquoi, maintenant c'est bon.

Tu vas comment ?

GEORGES – Bien.

[un temps]

BOAZ – Parfait.

Alors c'est l'heure du questionnaire.

GEORGES – Quel questionnaire ?

BOAZ – Je te pose une question,

et toi, tu dois me répondre sincèrement.

Après, c'est toi qui me poses une question et je dois te répondre...

Jusqu'à ce qu'on en ait marre.

GEORGES – Je suis obligé de répondre ?

BOAZ – Oui.

GEORGES – Obligé obligé ?

BOAZ – Oui,

t'inquiète, ça va être cool.

GEORGES – Okay.

BOAZ – Okay ?

Je commence.

Ta première expérience sexuelle ?

GEORGES – Ma première expérience sexuelle.

T'es toujours aussi conventionnel ?

BOAZ – Je t'écoute.

GEORGES – D'accord. J'avais douze ans. Un ami de mon père nous a rendu visite. Un homme riche. Qui vivait à Beyrouth, travaillait au ministère de la justice et ne portait que des costumes sur mesure. Il est venu avec son fils, Mounir, qui avait quatre ans de plus que moi. Sur la route qui mène à notre village, il y a une petite colline qui se couvre de séneçons au printemps. On a fait la course, à qui l'atteindra le premier. Et au moment où je le dépassais, il a bondi et m'a sauté dessus par derrière. On a tous les deux roulés dans l'herbe et on a commencé à se donner des coups, pour rire. Pendant qu'on se tapait et qu'on s'agrippait l'un à l'autre, je me suis mis à bander. Ça m'a tétanisé. Je ne savais plus quoi faire. Je suis devenu tout pâle. J'étais terriblement gêné. Mais lui, ça ne l'a pas du tout affolé. Il m'a regardé droit dans les yeux, m'a plaqué au sol et a commencé à me caresser. Sur tout le corps, la poitrine, le ventre jusqu'à ce qu'il pose une main sur mon slip. Et là, il a commencé à faire des allers et retours. J'ai eu l'impression qu'il m'aspirait tout entier. Qu'une seule chose au monde comptait, c'était lui. Ça a duré quelques secondes. On n'en a jamais reparlé, mais cette nuit-là, j'ai compris que j'étais homo. Une chose impossible à vivre dans mon village.

BOAZ – Et t'habites où maintenant ?

GEORGES – À Beyrouth.

BOAZ – Wouah.

Beyrouth.

Ça te plaît ?

GEORGES – Oui.

Et non.

BOAZ – ?

GEORGES – Quand j'étais gosse, je voulais vraiment déménager.

Je savais que je me sentirais bien dans cette ville.

J'y allais souvent.

Y a rien à faire au sud Liban.

Je rencontrais des gars sur des sites

et j'allais passer la nuit en ville avec eux.

Je sortais de la maison en douce.

Ça mettait ma mère dans tous ses états.

Elle me hurlait dessus quand je rentrais au petit matin.

Mais là-bas, je me sentais autrement.

Je pouvais être vraiment moi-même.

Me balader dans la rue sans avoir peur de mon ombre.

BOAZ – À Beyrouth, c'est plus facile ?

GEORGES – Plus facile que dans mon village, ça, c'est clair.

BOAZ – Tu peux en parler librement ?

GEORGES – Tu connais les Mashroua-Leila ?

C'est un groupe de rock créé à Beyrouth

et dont le chanteur affiche son homosexualité.

BOAZ – Ils ont fait une super reprise de *Ne me quitte pas*.

GEORGES – Je peux pas les blairer.

BOAZ – Et la chanson ?

GEORGES – Dans la version de Nina Simone, elle est belle.

Maintenant je te pose une question ?

BOAZ – Vas-y.

GEORGES – T'es déjà tombé amoureux ?

BOAZ – Oui.

À moi.

GEORGES – Attends.

C'est tout ?

BOAZ – Oui.

Quel est l'endroit du monde où tu rêverais d'habiter ?

GEORGES – Attends.

Raconte.

BOAZ – Quoi ?

GEORGES – Ton histoire d'amour.

Avec qui ?

Quand ?

Comment ça s'est passé ?

BOAZ – Non...

C'est compliqué.

GEORGES – Quoi, t'as le droit de répondre « oui », sans plus ?

BOAZ – Ben oui.

GEORGES – Parce que moi, je t'ai donné des détails intimes de ma première relation !

BOAZ – L’amour et le sexe, c’est pas la même chose !

Si tu m’avais interrogé sur mon premier rapport, je t’aurais répondu.

Mais l’amour, c’est une autre paire de manches...

GEORGES – Et...

BOAZ – Oui, il y a quelqu’un sur terre à qui j’ai dit je t’aime.

Mais est-ce que j’étais sincère ?

Est-ce que je l’ai aimé sans conditions ?

Je sais pas.

Tu comprends ce que je dis ?

GEORGES – Oui.

BOAZ – Mais pour ce qui est du cul,

c’était en seconde 3. Il s’appelait Guy Cohen,

un mec super mignon,

j’ai deviné qu’il était gay avant même qu’il sache qu’un truc pareil existait.

On n’est pas allé très loin,

mais c’était bon.

GEORGES – Tu lui as fait quoi ?

BOAZ – Un jour, tu sauras.

Alors, où est-ce que tu voudrais vraiment habiter ?

GEORGES – À Berlin.

BOAZ – T’y es déjà allé ?

GEORGES – Non. Mais j’ai un ami qui s’est installé là-bas.

Il dit qu’on s’y sent plus libre que n’importe où ailleurs.

BOAZ – Ici aussi, tout le monde veut se tirer à Berlin.

Je comprends pas.

GEORGES – On a tous envie de se sentir chez soi.

BOAZ – Et du coup, on devient SDF.

[un temps]

Tu déménages quand ?

GEORGES – C'est qu'un rêve lointain.

BOAZ – Si tu le fais, je viendrai te voir.

GEORGES – Je t'ai pas invité.

BOAZ – T'en dis quoi ?

Ah... d'accord.

[Boaz écrit/efface]

GEORGES – Je sors faire mon footing.

BOAZ – Attends.

GEORGES – On se parle après ?

BOAZ – Ça marche.

[Georges se déconnecte]

04

BOAZ – T'es où, là ?

GEORGES – Au lit.

BOAZ – Dommage que ce soit pas avec moi.

GEORGES – T'es où ?

BOAZ – Nulle part où tu pourrais me rejoindre.

GEORGES – Venir dans ton pays, tu crois que ça tente quelqu'un ?

BOAZ – Toi. T'en crèves d'envie.

GEORGES – À cause de toi.

BOAZ – Alors viens.

GEORGES – Si je pouvais !

BOAZ – Viens.

GEORGES – Je suis en train de m'endormir...

BOAZ – Attends.

GEORGES – Quoi ?

BOAZ – Reste.

GEORGES – On se parle demain [*il ajoute un emoji souriant*].

BOAZ – Non,

reste avec moi.

T'en va pas.

Ça me fait du bien quand t'es là.

Quand je te parle.

GEORGES – T'as bu ?

BOAZ – Oui.

GEORGES – Je suis là.

BOAZ – Super.

C'est si bon.

Reste là.

T'es à moi.

D'accord ?

Tu peux coucher avec qui tu veux, je m'en fous.

Mais sois à moi.

Et je serai à toi.

Promis.

Tu peux me le promettre ?

Me promettre d'être à moi ?

[un temps]

[Georges se déconnecte]

05

BOAZ – J'ai déconné.

Oublie.

Pardon.

[se déconnecte]

[Georges se reconnecte et lit. Un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

06

GEORGES – Tu sais, *[Boaz lit le message tandis que Georges continue à taper]* tout ce qu'on fait dans la vie, c'est sauter d'un petit iceberg à un autre. Les études, le boulot, les vacances... rien que des pics qui flottent sur une mer gelée. Chacune de ces étapes, c'est un petit morceau de terre sous tes pieds qui te tient hors de l'eau pendant un certain temps et sur lequel tu prends pour un roi. Voilà, t'es sauvé. Sauf que viendra le moment où ça fondra et où tu devras sauter sur le pic suivant, sans quoi tu te noieras dans les eaux glaciales.

BOAZ – En voilà une jolie pensée.

GEORGES – J'ai rêvé que je faisais partie d'une équipe de recherches dans l'océan arctique.

BOAZ – Et tu cherchais quoi ?

GEORGES – J'ai pas besoin de rêver pour savoir ce que je cherche.

BOAZ – J'ai cru que tu m'écrirais plus après hier soir.

GEORGES – Complexe d'infériorité ?

BOAZ – Je suis super doué pour.

GEORGES – Ah bon, vraiment ?

BOAZ – Je suis persuadé que tout le monde me trouve chiant. Et lourd. Le genre de mec pas drôle et qui a pas le sens de l'humour. La moitié des gens que j'ai rencontrés m'ont trouvé snob. Ou moche. Ou les deux. Snob et moche. Jusqu'à l'année dernière, quand j'allais rencontrer quelqu'un, je préparais à l'avance des sujets de conversation. Même mon meilleur pote. Sur un bout de papier. La plupart des mecs que je contacte ici me répondent pas. Quant à ceux qui répondent, ils disparaissent presque tous après deux phrases. Et maintenant, voilà que toi aussi, tu me réponds pas... laisse béton.

[un temps]

BOAZ – Georges ?

J'ai compris.

GEORGES – Je suis en train de chercher la meilleure façon de te dire
à quel point je te trouve craquant.

BOAZ – Ou plutôt – ridicule.

GEORGES – Non, pas ridicule.

Craquant.

BOAZ – *[envoie un smiley rougissant]*

GEORGES – *[envoie un cœur rouge]*

BOAZ – Et merde !

GEORGES – Quoi ?

BOAZ – Je veux vraiment te rencontrer.

07

GEORGES – Y a une brèche dans les barbelés.

[un temps]

[Boaz se connecte]

GEORGES – Y a un sentier qui mène de la route à mon village.

Suffit de travers les broussailles,

pour arriver à un endroit où la clôture est éventrée.

BOAZ – Et de l'autre côté, y a un lac de barrage.

GEORGES – Oui, comment tu sais ?

[un temps]

L'eau étincelait au soleil et nous, si on voulait se baigner dedans., fallait qu'on arrive jusqu'à treize heures ou après seize heures. En dehors des horaires où les soldats rappliquaient. On les voyaient enlever leur uniforme et plonger. Mais s'ils nous chopaient à les regarder, on devait cavalier jusqu'au village, sans quoi, c'était les emmerdes qui commençaient.

T'es déjà allé là-bas ?

BOAZ – Quand j'étais à l'armée.

[un temps]

GEORGES – On peut s'y retrouver.

BOAZ – Trop dangereux.

GEORGES – Qu'est-ce qu'on risque ?

BOAZ – De se faire canarder.

GEORGES – Ils te tireraient dessus ?

BOAZ – Je préférerais pas tester.

GEORGES – On n'aura qu'à pas s'approcher.

On restera chacun de son côté,

et on se verra à travers la brèche.

Pour savoir que t'es bien réel,

et pas un virus qu'on m'aurait fourré dans le téléphone

dans le seul but de me crever le cœur.

BOAZ – Ils nous feront décamper vite fait.

GEORGES – Juste quelques minutes,

avant qu'on nous repère.

[un temps]

Okay ?

BOAZ – Okay.

08

BOAZ – T’es là ?

T’as entendu les infos ?

Paraît qu’y a eu un accrochage à la frontière.

C’est pas encore très clair.

GEORGES – J’y étais.

BOAZ – Où ça ?

GEORGES – Tu vas pas aimer.

BOAZ – T’étais où ?

GEORGES – À la frontière.

BOAZ – Dis-moi, t’es tombé sur la tête ?

GEORGES – Oui.

BOAZ – Qu’est-ce que tu foutais là-bas ?

Tu te rends compte à quel point c’est dangereux ?

GEORGES – Je suis juste allé voir.

Je voulais me rapprocher de toi.

BOAZ – T’es complètement inconscient !

Prendre un tel risque !?

Surtout en cette période.

La situation est explosive,

t'aurais pu te faire tuer !

GEORGES – J'avais le corps en feu. Si j'étais resté chez moi, je serais devenu fou. J'ai essayé de bosser sur l'ordi, mais ça me paraissait tellement vain ! J'ai décidé de faire du rangement, je me suis retrouvé avec un de ces mal de crâne ! Fallait que je sorte, mes pieds m'ont conduit jusqu'à la frontière et c'est là que j'ai compris à quel point c'était débile, ces foutus barbelés. Je les ai vus, tout à coup, plantés là... Bien sûr, ils ont toujours été plantés là, mais tout à coup, je n'arrivais plus à m'expliquer pourquoi je ne pouvais pas continuer à marcher droit devant.

BOAZ – Tu voulais aller jusqu'où comme ça ?

GEORGES – Vingt kilomètres, c'est rien.

BOAZ – Si tu t'étais pointé chez moi, mes parents auraient appelé les flics.

GEORGES – Tu m'aurais pas défendu ?

BOAZ – Je suis à Jéru.

GEORGES – Il s'est passé quelque chose entre nous.

Quelque chose s'est vraiment passé. Entre nous.

BOAZ – J'arrive pas à croire que t'es allé jusqu'à la frontière.

T'as pensé à ta mère ?

GEORGES – Justement, J'étais avec elle toute la journée.

Un vrai roc.

Immuable.

Elle passe son temps assise devant sa télé,

à regarder des films français

en buvant du thé

et en rongant ses graines de tournesol.

BOAZ – Tu sais,

quand j'étais soldat,

il nous arrivait de patrouiller le long des barbelés.

La nuit, on voyait scintiller au loin les lumières des maisons.

Alors moi, j'essayais d'imaginer les gens qui habitaient là-bas.

Ce qu'ils faisaient.

Ce qui leur arriverait à la prochaine guerre.

GEORGES – Pourquoi t'es allé à l'armée ?

BOAZ – Pas le choix.

GEORGES – T'as pu décider où tu servirais ?

BOAZ – On m'a enrôlé dans une unité combattante.

Sans me demander mon avis.

GEORGES – Donc, t'es allé au feu.

BOAZ – Aussi.

GEORGES – On peut éviter le service militaire chez vous ?

BOAZ – Faut se faire passer pour fou, sauf qu'après, ça te colle à la peau, de pas avoir participé à l'effort de guerre. Genre t'as pas répondu présent quand le pays a eu besoin de toi.

GEORGES – Une sacrée tare !

BOAZ – Mais c'est aussi un peu vrai.

De toute façon, moi, j'attendais que ça. J'ai fait de la muscu pour me préparer. Je voulais intégrer une unité d'élite. Comme j'avais de l'asthme, j'avais peur d'être exempté alors je suis allé voir mon médecin et je l'ai menacé. Qu'il mente, je m'en foutais ! Je lui ai interdit de dire quoi que ce soit qui puisse empêcher l'armée de me prendre.

GEORGES – Pourquoi ?

BOAZ – C'était important pour moi de prouver que je pouvais faire

aussi bien que les autres.

De me le prouver, à moi.

Que je pouvais intégrer une unité d'élite

même si j'étais gay.

GEORGES – Ici aussi, le service militaire est obligatoire.

Mais j'ai décidé de pas le faire.

[un temps]

Aujourd'hui, tu recommencerais ?

BOAZ – J'ai de nouveau de l'asthme.

09

BOAZ – T'es là ?

GEORGES – J'ai eu une journée de dingue !

Pas arrêté de courir.

Tu seras réveillé cette nuit ?

[un temps]

Hier, je t'ai posé la question comme ça, pour rien.

Juste par curiosité.

BOAZ – Vous avez tué un de nos soldats.

GEORGES – Quoi ?

BOAZ – Des terroristes sont venus du Liban,
ont pénétré en Israël et nous ont tué un soldat.

GEORGES – Je sais.

BOAZ – Tu sais aussi par où ils sont passés ?

GEORGES – Oui.

BOAZ – Et chez vous ?

GEORGES – Le ciel est plein d'avions.

Mais apparemment, ils font rien. Pour l'instant.

Ma mère s'est calfeutrée chez elle.

BOAZ – Il va y avoir une réaction. Logique.

GEORGES – J'ai pas dit le contraire.

BOAZ – J'espère bien !

[un temps]

GEORGES – J'y suis pour rien.

BOAZ – Évidemment !

GEORGES – Alors ?

BOAZ – Alors quoi ?

GEORGES – Pourquoi tu me parles comme si c'était de ma faute ?

BOAZ – Non.

C'est juste.

Rien.

Je sais pas.

GEORGES – On est sous couvre-feu ici.

Ils ont demandé aux gens de rester chez eux.

De chercher des endroits protégés.

Elle est morte de peur.

BOAZ – On bombarde jamais les maisons innocentes.

GEORGES – Sauf quand vous les touchez.

BOAZ – Seulement celles où on a trouvé des armes. Pas les autres.

GEORGES – Qu'est-ce que tu peux être prévisible !

Tous les jours, vos avions volent au-dessus de ma tête.

Alors quoi ?

Ces avions, c'est pas toi

et celui qui a tiré, c'est pas moi.

[un temps]

GEORGES – Ils ont colmaté la brèche.

BOAZ – Tant mieux.

10

GEORGES – Hello !

[quelques heures plus tard]

BOAZ – Hello !

GEORGES – Hello, comment tu vas ?

[quelques heures plus tard]

T'es là ?

BOAZ – Hello, oui. Et toi ?

GEORGES – Ça va...T'es où ?

[quelques heures plus tard]

BOAZ – Je suis là.

GEORGES – Tu fais quoi ?

[quelques heures plus tard]

BOAZ – Maintenant, je vais entrer en cours.

GEORGES – Tu faisais quoi quand je t’ai envoyé mon message ?

BOAZ – Quand ?

GEORGES – Y a un bon bout de temps.

[quelques heures plus tard]

GEORGES – Alors ?

T’es là ?

11

BOAZ – C’est toi, pas vrai ?

GEORGES – ?

BOAZ – Allez, me raconte pas de cracks.

C’est toi le mec qu’ils ont attrapé aujourd’hui
en train d’essayer de passer la frontière.

GEORGES – On m’a pas attrapé.

BOAZ – T’es blessé ?

GEORGES – Juste une égratignure.

Rien du tout.

Même pas mal.

BOAZ – Ils t’ont tiré dessus ???

GEORGES – Mais non !

Qu'est-ce que tu vas chercher ?

Dès que je les ai entendus, j'ai détalé.

J'ai trébuché en rentrant chez moi.

BOAZ – T'es vraiment trop con.

Tu croyais quoi ?

GEORGES – Mais tout va bien !

BOAZ – Sauf que ça aurait pu très mal tourner !

Une semaine après l'intrusion des terroristes !

Qu'est-ce que tu foutais là-bas ?

Me dis pas.

Rien,

juste,

que t'avais envie de voir.

GEORGES – Ben oui.

BOAZ – Comme s'il y avait quelque chose à voir, là-bas !

GEORGES – C'est toi, tu m'as achevé.

Tu répondais plus.

Fallait que je bouge.

[un temps]

Je suis allé voir s'ils avaient colmaté la brèche.

Alors voilà.

Ils ont mis une nouvelle clôture.

[un temps]

Tu me refais pas le coup de t'évaporer encore une fois.

BOAZ – Je sais pas quoi écrire.

GEORGES – T'as qu'à me dire que tu viens avec moi à Berlin

BOAZ – Quoi ?

GEORGES – Oui.

BOAZ – Quand ?

GEORGES – Maintenant.

Cet été.

BOAZ – On se connaît à peine.

GEORGES – Va te faire foutre.

[un temps]

BOAZ – T'as pas peur ?

GEORGES – De quoi ?

J'en apprends sur toi un peu plus chaque jour,

et ce que j'apprends me plaît.

BOAZ – On s'est même pas parlé au téléphone.

GEORGES – Tu veux ?

BOAZ – Oui.

Non.

Sais pas.

C'est chouette comme ça.

Savoir qu'un message de toi m'attend sur mon portable,

c'est comme un bonbon que j'aurais gardé pour la récré.

GEORGES – Mais moi, je crève d'envie de te voir.

Je peux pas me dire qu'on se rencontrera jamais.

Merde ! On est tellement proches.

C'est trop con.

Tout ça parce qu'un mec est arrivé sur ce bout de territoire et a dit :

ici c'est à moi, là c'est à toi,

construisons un mur de séparation.

En quoi je suis responsable ?

En quoi on est responsables, tous les deux ?

BOAZ – Je sais.

C'est dingue.

GEORGES – Dingue, ce serait de pas se rencontrer.

Dingue, ce serait d'épuiser nos vies en conversation virtuelle et éternelle.

Être une semaine à Berlin avec quelqu'un qu'on aime, c'est pas dingue.

C'est merveilleux.

Ça s'appelle vivre.

BOAZ – Et si ça se passe mal ?

GEORGES – Et si ça se passe bien ?

[un temps]

Je peux pas continuer comme ça.

Tu viens avec moi, oui ou non ?

[un temps]

BOAZ – Oui.

BOAZ – Qu'est-ce que tu vas dire à tes parents pour Berlin ?

GEORGES – Bonne question.

BOAZ – Tu vas leur parler de moi ?

GEORGES – Non.

Bien sûr que non.

Ma mère et moi, on aborde pas le sujet.

BOAZ – Elle sait pas ?

GEORGES – Je lui ai pas dit,

mais elle sait.

BOAZ – Moi, je l'ai dit à ma mère quand j'avais quatorze ans. C'était pas prémédité, mais j'ai oublié mon téléphone à la maison et un mec que j'avais rencontré m'a envoyé un message clair de chez clair. Elle l'a lu. Bon, c'était pas n'importe quel mec. On sortait ensemble ? Je sais même pas comment qualifier ce genre de relation. Parce qu'il habitait très loin de chez moi. Dans la vallée du Jourdain. C'est à l'extrême sud d'Israël. Donc ma mère a vu le message et a attendu que je rentre à la maison. Le repas était déjà servi. Comme d'habitude. On a mangé, normal. À la fin, j'ai débarrassé, j'ai lavé la vaisselle, et tout à coup, elle m'a posé la question. Tu es amoureux d'Idan ? Je me suis figé. Et puis j'ai dit oui. Elle a insisté et m'a redemandé si j'étais sûr que c'était de l'amour. Je savais pas quoi lui répondre. J'ai pensé que si je mentais, je serais de toute façon obligé de lui dire la vérité dans quelques années, alors j'ai craché le morceau. Oui. Ça a été l'horreur. Mais je comprends pas comment tu peux encore rester dans le placard.

GEORGES – Ici, c'est pas simple.

BOAZ – D'accord, mais ce que je pige pas,

c'est comment tu peux te balader

en gardant pour toi un secret aussi pesant.

Je comprends que c'est pas pareil,
mais t'es plus un gamin.

GEORGES – Tu comprends pas comment c'est chez nous.

BOAZ – Si,
mais quand même.

GEORGES – Non.
Tu comprends pas.

BOAZ – D'accord.
Je comprends pas.

[un temps]

[un temps]

[un temps]

BOAZ – Je voulais pas te...

GEORGES – Alors pourquoi t'insistes lourdement ?

BOAZ – C'est juste que je suis habitué à ce que tout le monde sache.

[un temps]

Pardon.

[un temps]

Je vois bien que t'es connecté, tu le sais, non ?

GEORGES – *[envoie un emoji à l'expression indéchiffrable]*

BOAZ – Je suis désolé.

J'avais pas l'intention de t'énerver.

Je sais que c'est un sujet délicat.

Mais toute notre histoire est délicate.

Peut-être faut qu'on évite de parler de ce genre de choses ?

Sais pas.

GEORGES – C'est pas ça. Pas ça du tout.

Au contraire, j'aime parler de ce genre de choses avec toi.

BOAZ – T'aimes ?

GEORGES – J'aime parler de tout avec toi.

Et merde !

BOAZ – Qu'est-ce qu'y a ?

GEORGES – C'est trop dur.

BOAZ – Je sais.

GEORGES – Quelqu'un est au courant ?

BOAZ – De quoi ?

GEORGES – Pour nous deux.

BOAZ – C'est pas vraiment des trucs que j'étale.

GEORGES – J'ai parlé de toi à un copain la première fois qu'on s'est connectés.

Ça m'arrive d'oublier,

mais le simple fait qu'on se parle

c'est déjà tellement...

BOAZ – Justement, je veux pas qu'on en fasse tout un plat.

GEORGES – Ok, n'en faisons pas un fromage.

BOAZ – Il t'a dit quelque chose ?

GEORGES – Comment tu penses que les gens réagiraient chez toi ?

BOAZ – Ils comprendraient pas.

GEORGES – Ben voilà.

Aujourd'hui, il m'a passé un sacré savon.

BOAZ – Les gens peuvent pas comprendre.

Personne est capable de voir plus loin que sa propre merde.

Pas facile de regarder au-delà de ce qu'on croit savoir.

C'est pour ça que je préfère rien dire sur toi.

Je te garde jalousement pour moi.

T'es mon secret à moi.

GEORGES – Jalousement ?

BOAZ – Oui.

T'es à moi.

GEORGES – Je suis à toi ?

BOAZ – Clairement.

Et je suis à toi.

GEORGES – Bon.

Questionnaire :

t'étais amoureux d'Idan ?

BOAZ – Non,

qu'est-ce que tu vas chercher ?

On était des gamins !

GEORGES – Alors de qui t'es tombé amoureux ?

[un temps]

BOAZ – Il s'appelait Tom etl était dans le même lycée que moi, une classe au-dessus. Mais c'est pas là qu'on s'est connus. On avait un copain commun sur un forum pour jeunes gays. Tu fréquentes ce genre de sites ?

GEORGES – Oui, j'ai été un des premiers sur Evanescence.

BOAZ [*envoie une emoji qui rit*] – Grosse tarlouze, va !

GEORGES – J’assume. La suite ?

BOAZ – Tom... il était à peu près de ma taille, mince, avec une peau très claire, yeux bleus.

Oui, je pense qu’on peut dire que j’ai été amoureux de lui.

Une nuit, il est venu dormir à la maison. On s’est allongés sur mon lit, collés l’un à l’autre, et mon cœur s’est mis à battre très fort. J’ai pris sa main et je l’ai posée dessus, qu’il sente. Il a ri et m’a embrassé. Ça a été une nuit délicieuse.

Le lendemain, il partait pour plusieurs semaines de stage à Jérusalem, et moi, je m’envolais pour Londres. Ma mère a de la famille là-bas.

Et la guerre du Liban de 2006 a éclaté.

Quand je suis rentré, elle était déjà finie.

Je l’ai appelé mais il est resté très froid.

Quelque chose en lui avait changé.

Il a dit : parfois on ne peut pas expliquer pourquoi c’est non. Mais c’est non.

GEORGES – Drôlement triste !

BOAZ – Ça m’a foutu en l’air.

J’ai fait une fixation sur lui.

J’avais gardé un de ses cahiers, un cahier d’histoire, j’arrêtais pas de le lire et de le relire.

J’ai appris à imiter son écriture. La manière dont il rédigeait ses phrases.

Son odeur était restée sur le papier et je le reniflais tout le temps.

Quel con j’ai pu être.

Ça m’est plus ou moins passé vers mes vingt ans...

quand j’ai déménagé à Jérusalem.

Sauf que tout à coup, je l'ai recroisé dans la rue.

Je savais pas comment réagir.

On est tombé dans les bras l'un de l'autre,

on a discuté,

c'était chouette, et on s'est revus le soir même.

En fait, on a commencé à sortir ensemble.

Ça t'embête pas que je te raconte tout ça ?

GEORGES – Non, vas-y, continue.

BOAZ – Période très bizarre. Je suis pas sûr qu'il y avait de l'amour entre nous. J'arrivais pas à m'expliquer ce que je faisais. Tu vois, même quand je t'en parle maintenant, j'ai l'impression de raconter un film qui concerne quelqu'un d'autre.

GEORGES – Qu'est-ce qui s'est passé ?

BOAZ – On s'est installés ensemble.

On avait un appartement super mignon, en bordure de la ville.

Mais il s'est mis à déprimer, il avait perdu son boulot de journaliste, et savait plus quoi faire de lui-même.

Il tournait en rond à la maison toute la journée.

Un soir, on avait des amis à dîner, et après leur départ, on s'est disputés.

Mais vraiment disputés.

Il a pétié les plombs.

Il prétendait qu'avec nos potes, je m'étais foutu de sa gueule toute la soirée.

Évidemment, c'était pas vrai,

tu le comprends, que c'était pas vrai, Georges ?

Que c'était dans la tête de Tom.

Je l'aimais. J'étais heureux qu'il soit à moi.

Mais lui, il en démordait pas.

Il était furieux et ça a dégénéré.

Il m'a flanqué son poing dans la gueule.

[un temps]

J'ai pas eu mal.

Mais c'était vexant et humiliant.

Il était déchaîné.

Il a commencé à me jeter à la figure tout ce qui lui tombait sous la main.

Alors je me suis tiré.

J'agissais comme un automate.

Un copain m'a hébergé pour la nuit.

C'est tout.

Ça s'est plus ou moins terminé comme ça.

Après, il a essayé de me parler,

de s'excuser.

Mais ça servait plus à rien.

On a arrêté les frais à ce moment-là.

GEORGES – Je le déteste.

Je le déteste !

BOAZ – Inutile.

Je lui en veux même pas.

C'est juste que je comprends pas comment j'ai pu en arriver là.

GEORGES – Boaz...

Je suis désolé.

Je suis vraiment, vraiment désolé.

BOAZ – Désolé d’avoir posé la question ?

GEORGES – Désolé que toutes les caresses et les baisers que je t’envoie n’arrivent pas encore destination.

BOAZ – Bientôt.

Très bientôt.

[un temps]

À moi.

Comment ça se passe avec ton père ?

GEORGES – Si on se dit tout maintenant, qu’est-ce qui nous restera pour Berlin ?

13

BOAZ – Hello.

GEORGES – Pardon,

hier, je me suis endormi.

Et mon téléphone m’est tombé sur le nez.

BOAZ – Surtout, n’abîme pas ta belle gueule.

GEORGES – T’inquiète.

Je la garde au chaud pour toi.

Plus que deux semaines !

BOAZ – *[envoie un emoji souriant]*

GEORGES – Quoi ?

BOAZ – Je suis mobilisé.

GEORGES – Ça veut dire quoi ?

BOAZ – Que l’armée me rappelle.

GEORGES – Merde.

BOAZ – Depuis l’incursion des terroristes, la tension à la frontière est pas retombée et ils ont demandé des réservistes en renfort.

GEORGES – Mais t’as déjà donné !

BOAZ – Ceux qui ont servi dans une unité combattante peuvent être rappelés n’importe quand dès que l’état d’urgence est décrété.

GEORGES – Vous êtes en état d’urgence ?

BOAZ – Je pense pas que ce soit grave.

Sans doute quelques jours de stress et ça passera.

GEORGES – Okay.

BOAZ – Je sais pas quoi faire.

GEORGES – T’as le choix ?

BOAZ – Non.

Je sais pas.

Y aurait sans doute un moyen.

Je te jure qu’en ce moment, la dernière chose dont j’ai envie, c’est bien de rempiler.

GEORGES – Alors trouve-le, ce moyen.

[un temps]

On part bientôt, toi et moi.

BOAZ – Je sais.

GEORGES – Et ?

BOAZ – Qu'est-ce que j'y peux ?

GEORGES – Je comprends pas. Tu veux aller te battre ?

BOAZ – Non !

GEORGES – Donc ?

BOAZ – Je pense aux répercussions.

Je peux pas m'évaporer comme ça dans la nature.

C'est pas si simple.

GEORGES – La question me paraît simple au contraire :

Se battre ou ne pas se battre.

BOAZ – Que tu crois.

GEORGES – Okay.

À toi de décider.

Tu me tiens au jus.

BOAZ – Attends.

T'en va pas.

[un temps]

GEORGES – Quoi ?

BOAZ – Écoute-moi...

C'est compliqué, voilà.

Bien sûr que je veux pas retourner à l'armée.

Bien sûr que je veux pas renfiler l'uniforme.

Mais même si j'arrive à y échapper,

je m'en tirerai pas comme ça.

GEORGES – Génial.

Dans ce cas, on se retrouve au sud Liban.

Chez ma mère...

BOAZ – Tu fais quoi, là ?

Pourquoi tu dis ça ?

GEORGES – Franchement, je te plains.

C'est vraiment difficile.

Aller à l'armée.

Ne pas aller à l'armée.

Mon pauvre, quel dilemme !

Et les dommages collatéraux, t'y penses ?

Tu me parles, à moi, de répercussions ?

Bien sûr qu'il y en a, Boaz.

À chacun de tes actes.

Prendre mon cœur et le broyer, c'est quoi ?

Me mettre en danger parce que je te parle, c'est quoi ?

Peut-être que mes messages, c'est des bonbons que tu gardes pour la récré,

mais, à moi, tes messages peuvent me coûter la vie !

T'imagines même pas la réaction des gens ici

s'ils apprenaient pour nous.

Je suis prêt à sacrifier beaucoup juste pour pouvoir te voir.

Et toi, quoi ? Nada.

Que dalle.

BOAZ – Je t'ai rien demandé.

GEORGES – C’est vrai, mais je l’ai quand même fait pour toi.

Tu aurais fait pareil pour moi ?

14

BOAZ – J’ai reçu ma feuille de route. Je pars cette nuit.

[un temps]

C’est plus grave que ce que je pensais.

On vient me ramasser d’un instant à l’autre. Y aura peut-être la guerre.

Ramène ta mère chez toi.

GEORGES – Okay.

BOAZ – Je suis désolé.

GEORGES – D’accord.

BOAZ – T’es fâché ?

GEORGES – Non.

BOAZ – J’espère que tu comprends.

Que j’ai pas le choix.

GEORGES – Si tu le dis.

[un temps]

BOAZ – Bon...

Alors... ciao ?

[Georges se déconnecte]

[se reconnecte]

15

GEORGES – T'es là ?

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

[un temps]

Dis-moi juste que tu vas bien.

Envoie-moi un message.

Ou alors viens, tout simplement.

Je suis là-bas.

Tu viendras ?

16

GEORGES – Je suis à Berlin.

J'ai décidé d'y aller quand même. Parce que sinon, j'aurais pété un câble. Je sentais la pression monter, monter, monter, je savais que je serais incapable de faire face. Que j'allais devenir fou. Alors je suis parti. Une bonne décision, vraiment. À moins que non. Impossible de se couper totalement. En plus, les Berlinoises, je ne sais pas ce qu'ils ont mais ils n'arrêtent pas d'écouter les infos. Sont obsédés par ce qui nous arrive. Ne parlent que de la guerre, comme s'ils n'avaient pas leurs propres problèmes.

Tu n'es pas venu.

Je pense beaucoup à toi. J'ai essayé de jouer au mec vexé et furieux, de me détacher de toi et de t'oublier mais je n'y arrive pas. C'est-à-dire, si, je suis blessé et furieux, mais je sais aussi que ce n'est pas de ta faute. Que tu n'as sans doute vraiment pas le choix. Ou peut-être que si. Et alors ? Je ne sais pas. C'est trop con.

Je suis tombé amoureux de toi. Je n'y peux rien. Je pense à toi tous les jours, à nos discussions, à notre relation. Je n'ai plus à qui parler durant la journée. Plus de message à attendre quand je sors mon téléphone. Plus personne avec qui terminer la journée, plus personne à qui raconter ce que j'ai lu ou ce que j'ai vu et écouter ses commentaires. Et puis je m'inquiète terriblement pour toi. Si tu savais comme je te déteste à cause de ça.

La nuit est belle.

Presque la pleine lune.

Tu la vois ?

Je ne sais pas exactement où tu traînes ni ce que tu fais. Je prie pour que tu ne sois pas là-bas, mais peut-être y es-tu. Je ne comprends pas pourquoi je ne peux plus t'envoyer de messages. Pourquoi tu ne me réponds plus.

Apparemment, tu ne la vois pas. La lune.

FIN